

Numéro



THE FAMOUS FIVE
Par Peter Lindbergh

RICHARD PHILLIPS
Roi du pop art

CARTE BLANCHE À...
Alber Elbaz

ART
La nouvelle vague

147

Mode

OCTOBRE 2013

M 04153 - 147S - F: 4,50 € - RD



**Art –
New generation**



109

Profit/Decay (2012) d'Amalia Ulman (avec Katja Novitskova), T-shirts décomposés, ballon de gymnastique et empreinte de main sale.



**Que signifie être un artiste
de moins de 25 ans aujourd'hui ?
Cinq enfants de l'ère digitale
donnent leur réponse aux
curateurs Hans Ulrich Obrist
et Simon Castets.** PROPOS RECUEILLIS PAR

HANS ULRICH OBRIST ET SIMON CASTETS



Vue de l'exposition *The Artist, the Book and the Crowd* (2013) organisée par Ho Rui An, Ang Siew Ching et Karen Yeh.



Forfars Trophy (2012), Josh Bitelli, porcelaine coulée dans du pain, 11 x 19 cm.

HO RUJ AN



Scratch & Sniff (2013), Felix Melia, photographie numérique, 59,4 x 42 cm, crème grasse pour chevaux étalée sur une vitre.

Art – New generation

Qu'est-ce qu'un jeune artiste aujourd'hui ? Ou plutôt qui sont les jeunes artistes contemporains, hommes et femmes (une mixité des genres qui n'a déjà rien d'anodin) ? Sans vouloir à tout prix en donner une définition enfermante, et sans faire émerger des mouvements ou des tendances trop éphémères ni prédire les succès des uns et des autres, il est possible d'en décrire une certaine réalité : celle du contexte qui les a vus émerger.

Beaucoup n'ont pas connu les combats idéologiques de la guerre froide. La plupart sont nés avec Internet et le téléphone portable. Ce sont les enfants du XXI^e siècle, de l'universalité des communications et des savoirs, de la mondialisation et des technologies en mouvement exponentiel. À une époque où les repères d'un ancien monde si proche, le XX^e siècle, se brouillent et où les catégories artistiques s'hybrident, le célèbre curateur international Hans Ulrich Obrist a souhaité engager une discussion avec ces artistes d'une nouvelle génération. Avec le commissaire d'exposition Simon Castets, celui qui est également codirecteur de la Serpentine Gallery a fondé 89plus, une plate-forme de recherche internationale dédiée à cette génération née après 1989 et la chute – symbole fort – du mur de Berlin. Tous deux ont rencontré, à l'occasion d'une de leurs tables rondes, cinq artistes basés aujourd'hui à Londres : les Britanniques Josh Bitelli, Esme Toler et Felix Melia, l'Argentine Amalia Ulman, et enfin Ho Rui An originaire de Singapour. Rencontre internationale et plus que matinale, à 6 h 30, au Pelham Hotel à Londres.

Hans Ulrich Obrist : Pour commencer, pourriez-vous présenter vos projets respectifs.

Ho Rui An : Je suis commissaire d'une exposition qui traite de littérature et qui a pour titre *L'Artiste, le livre et la foule*. J'ai proposé à quatorze artistes de "réécrire" un texte qui les a influencés et qui nous informe sur leur pratique. Cet exercice de

réécriture pourra prendre diverses formes : un texte, un dessin, une lecture. La galerie va se transformer en une sorte de bibliothèque, en un espace communautaire. L'idée est de sortir le livre de son immobilité. L'exposition pose aussi la question de la façon dont on permet au mot, au livre, à cet objet plutôt passif, de se transformer en spectacle. Elle questionne aussi la possibilité non seulement de lire un livre, mais d'y "assister".

Esme Toler : De mon côté, je travaille principalement autour de la sculpture. Je suis également en train de concevoir une collection de gilets. Ces projets traitent avant tout de l'aspect physique des choses, de leur matérialité. Difficile d'en parler sans les avoir en face de soi.

Hans Ulrich Obrist : Autrefois, l'art, la mode et l'architecture étaient des disciplines clairement cloisonnées. Diriez-vous que vous êtes une artiste visuelle qui s'aventure dans la mode, ou cette façon de penser en termes de catégories est-elle obsolète ?

Esme Toler : J'estime, en effet, qu'elle est obsolète. Je vois la mode comme une forme d'art, elle fait donc partie de mon univers. Même s'il s'agit également d'un domaine qui peut fédérer un groupe et exprimer une manière d'être, un style.

Amalia Ulman : Depuis environ deux ans, les gens des milieux artistiques se sont mis à s'intéresser à la mode, de façon parfois insensée... J'ai récemment réalisé une exposition avec un ami. Nous y avons lié la mode et l'art, mais notre approche se faisait également en termes de matériaux. J'ai fait mes études au Central Saint Martins College. À l'époque, on était encore dans l'ancien bâtiment, et la section mode était juste à côté de celle des étudiants en art, ce qui me semble tout à fait logique.

Josh Bitelli : La clé de tout cela, c'est le concept de mélange, de fusion. Ce qui importe, ce n'est pas le lien entre la mode et l'art, mais plutôt le fait que la catégorisation de ces domaines soit devenue, non pas obsolète, le terme est peut-être un peu fort, mais tout au moins brouillée. Une chose en influence une autre. Selon le point de vue que l'on prend, on peut dire que la mode est influencée par l'art ou que l'art est influencé par la mode. C'est un peu comme un terrain de jeu sur lequel toutes ces choses seraient accueillies au même niveau.

Hans Ulrich Obrist : Felix et Josh, pouvez-vous nous dire sur quoi vous travaillez actuellement ?

Felix Melia : Je suis en train d'écrire le scénario d'un film inspiré d'une nouvelle de Jorge Luis Borges. Il y est question d'une chaîne de restaurants qui vend du poulet grillé. Dans chacun de ces restaurants, des miroirs se font face, ce qui provoque des réflexions se multipliant à l'infini. Dans la nouvelle, il est question d'un pays dans lequel on n'utilise aucun nom et où on ne vit que dans l'instant présent. Les moments et les objets ne peuvent donc être fondés que sur ce que l'on peut voir, et non sur ce que l'on a pu ou sur ce que l'on pourra voir.

Josh Bitelli : Je tente, pour ma part, comme un chasseur-cueilleur, de documenter, ou plutôt de cadrer ou de piéger le mouvement perpétuel de l'activité humaine. J'essaie ainsi de m'insérer dans la vie quotidienne des gens. J'ai réalisé un travail sur les ouvriers qui entretiennent les routes, par exemple. J'ai

Art – New generation

appris leurs techniques de travail et j'ai emprunté leurs outils. Alors que j'étais à leurs côtés, j'ai recouvert des morceaux d'acier avec de l'asphalte qu'ils étaient en train d'utiliser pour créer des objets du quotidien.

Simon Castets : Amalia, pourrais-tu nous parler de tes créations de mode et de ta ligne de lingerie ?

Amalia Ulman : J'ai fait des photos de mes créations avec des filles dans une galerie d'art de Berlin. Mais nous lançons surtout une application que j'ai créée, une sorte de Twitter sans archives, sans comptes et totalement anonyme, où des messages poétiques apparaissent et disparaissent sans cesse. Il y a juste une option de géolocalisation. C'est une application mondiale qui a pour but d'être partagée avec le plus de gens possible et de devenir un programme d'usage courant. Je suis une artiste, mais j'aime faire les choses correctement. Si je fais une application, ce sera une application, pas un projet artistique. Si je fais quelque chose dans le domaine de la mode, ce sera aussi proche que possible de la mode. Je ne veux pas ennuyer les gens, comme ceux qui font de la mauvaise musique et appellent ça une performance.

Hans Ulrich Obrist : L'exposition était autrefois le moyen de communication le plus important pour l'art. En t'écoutant, je me demande si les expositions sont centrales dans ta pratique ?

Amalia Ulman : Elles l'ont toujours été. Pour moi, les expositions sont des œuvres en elles-mêmes plutôt qu'un rassemblement de travaux. Mais, lorsqu'elle se trouve sur un site Internet, l'exposition se déploie soudain comme quelque chose de très "atmosphérique". Concernant la dernière que j'ai faite, j'étais très déçue parce que mes travaux ressortaient mieux en vrai qu'en photo, notamment sur le Web. Pour la première fois, l'exposition donnait l'impression de n'être qu'un rassemblement de choses.

Hans Ulrich Obrist : Aux États-Unis, nous avons rencontré des artistes qui travaillent et font des expositions principalement pour Internet...

Amalia Ulman : Je ne sais pas trop quoi penser de l'art en ligne, mais en même temps, j'en ai un peu assez de me déplacer, surtout pour des expositions qui n'en valent pas la peine. J'aime voir un bon travail dans une galerie. Et j'ai le même niveau d'exigence en ligne.

Josh Bitelli : Aujourd'hui, une exposition requiert presque toujours une bande-annonce visible en ligne.

Felix Melia : C'est intéressant parce qu'il y a un fossé entre Internet en tant qu'espace d'exposition et Internet en tant qu'outil. Dans le second cas, certaines choses réalisées avec Internet peuvent devenir des pratiques artistiques...

Hans Ulrich Obrist : Jusqu'à quel point faites-vous partie d'un groupe ? À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, il y avait tous ces courants et ces manifestes, puis, dans les années 60, les mouvements d'avant-garde. Depuis les années 90, ces pratiques ont été un peu délaissées, mais il y a toujours aujourd'hui des alliances très pragmatiques et des amitiés. Cette question est d'autant plus cruciale à l'ère digitale, dont vous êtes les enfants.

Josh Bitelli : Aujourd'hui, je pense qu'il est assez facile de faire des choses seul, mais avec le soutien d'autres personnes. C'est fondamental, tout comme le fait d'avoir à sa disposition un lieu ou un outil. Les réseaux sont des lieux de rencontre, et on peut ainsi agréger des groupes d'individus pour exprimer ce que l'on a besoin de dire à un moment précis. C'est quelque chose de mouvant, qui change sans cesse : on n'est pas enfermé dans une relation cimentée dans le long terme avec d'autres gens, ou derrière des manifestes qui finissent toujours par vieillir. Ce mouvement perpétuel est très sain.

Esme Toler : Pour moi, le groupe en tant que tel est devenu quelque chose de tellement gigantesque que j'ai l'impression de ne pas en faire partie. Il y en a tellement que je peux en intégrer un de façon immédiate, en ligne ou ailleurs. Mais on ne peut pas échapper à l'idée de contact humain, ni à celle d'être dans un endroit qui vous construit, on est tellement connecté au lieu dans lequel on se trouve et aux gens qui nous entourent... Je pense que c'est la communauté à laquelle je me sens le plus appartenir.

Simon Castets : En tant qu'artistes, avez-vous l'impression de participer à une renaissance européenne, du point de vue politique, j'entends ? Pensez-vous que les artistes jouent un rôle dans la façon dont les choses se font ?

Felix Melia : Comme Esme, je ne crée pas tellement de liens avec des gens en ligne si je ne les ai pas rencontrés avant en chair et en os. Peut-être que ces connexions sur Internet, en créant de nombreux langages communs, vous font sentir par moments que vous appartenez à un groupe plus large, qui n'a pas forcément de nom. Je ne suis pas certain que qui que ce soit ait à l'esprit la notion de renaissance, mais il y a certainement quelque chose qui diffère par rapport aux générations qui ont précédé la mienne, qui réside dans le fait que nous pouvons, grâce à ces langages communs, tous communiquer les uns avec les autres.